

68

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



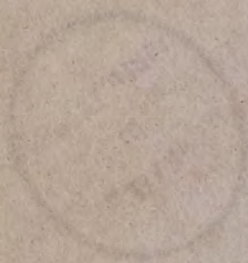
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THEATRE

REVOLUTIONNAIRE



LIBERTE, EGALITE

FRATERNITE



MARIE MILLET,

o u

L'HÉROÏNE VILLAGEOISE;

PANTOMIME,

*Exécutede sur le Théâtre des Grands Danseurs
du Roi, à la Foire Saint-Laurent.*



A P A R I S;

Chez VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire;
rue de la vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé.

M. DCC. LXXX.

A C T E U R S.

Le S^{IR} de Bécourt, Seigneur Français, Royaliste.

Dom ALVAR, Capitaine Espagnol au service
de la Ligue.

JEAN MILLET, Fermier.

MARIE,

THEREZE, } Filles de Millet.

BABET, }

CATHERINE, Nourrice des filles de Millet.

PIERRE, jeune Fermier, Amant de Marie.

Deux Jeunes Pages de Don Alvar.

Soldats Français.

Soldats Espagnols.

Jeunes Payfannes.

Troupe de Payfans.

Troupe de jeunes Enfants.

La Scène est au Village de Bécourt en Picardie.



ANECDOTE
HISTORIQUE
SUR
MARIE MILLET.

Dictionnaire Historique Portatif des Femmes Célèbres.

CETTE Héroïne Villageoise nous rappelle l'Histoire de Lucrece ; mais avec des circonstances moins équivoques , & des couleurs plus favorables à sa vertu.

MARIE MILLET était fille d'un bon Laboureur nommé Jean Millet , qu'on regardait comme le coq du Village de Bécourt en Picardie ; Henri III régnait alors (*ann.* 1578). Mais ce n'était plus le Vainqueur de Jarnac & de Moncontour ; livré à la mollesse , il abandonnait à ses Mignons le soin de son Royaume : le désordre & la licence tenaient lieu de discipline , & le soldat qui devait être le soutien du Peuple & l'appui du Trône , était devenu pour le Peuple & pour Valois , l'ennemi le plus dangereux. Malgré les guerres civiles qui déchiraient la France , on cherchait une couronne pour

4 ANECDOTE HISTORIQUE

le Duc d'Alençon Frere du Roi : les Flamands ayant demandé du secours contre les Espagnols, on saisit l'occasion favorable, & l'on fit espérer au Prince la Souveraineté des Pays-Bas; mais l'entreprise n'eut aucun succès. Colombelle (*M. de Thou le nomme Michel de Combelle*.) vaincu, fut obligé de retourner en France, & de confier à Dupont les débris de sa défaite.

(*Histoire de M. de Thou, Liv. 66, Règne d'Henri III. Année 1578*).

Ceux qui ont écrit les événemens de cette année, rapportent un trait qui mérite bien d'avoir part dans cette Histoire.

Le Capitaine Pont, Français, avait son logement au Village de Bécourt, chez un riche Laboureur nommé Jean Millet, honnête-homme, qui avait trois filles fort belles.

L'aînée, qui surpassait encore les deux autres en beauté, pour engager leur Hôte à avoir pour eux quelques ménagemens, avait grand soin que rien ne lui manquât dans la maison; ses attentions donnerent occasion au Capitaine de la considérer; il fut épris de ses charmes, & il ne pensa plus qu'à trouver un moyen de satisfaire sa passion.

Dans cette vue, un jour qu'il était à table, il pria le pere & la fille de venir s'asseoir avec lui: sur le champ il fut obéi, & le vin ajoutant de nouvelles forces à sa passion, il demanda en badinant à Millet, au milieu du repas, s'il voulait lui donner sa fille en mariage. Le Payfan qui ne manquait pas d'esprit, comprit aussi tôt de quoi il s'agissait: ainsi il se contenta de le refuser honnêtement, sous prétexte de l'inégalité de leurs conditions.

Mais le Capitaine entrant en fureur, & faisant

des juremens affreux , le jetta rudement hors de la salle où ils mangeaient. Sa fille le suivait , lorsqu'elle fut retenue par quelques soldats qui étaient avec leur Officier , & malgré ses cris & ses larmes , le furieux en abusa ; après quoi il l'abandonna à l'insolence de ses Camarades que le vin rendait encore plus brutaux. Ils se remirent ensuite à table , & voulurent même que cette jeune fille vînt aussi s'asseoir avec eux.

Elle n'avait guères encore que seize ans ; mais ses sentimens étaient au dessus de sa condition & de son âge. Ainsi persuadée qu'il s'agissait moins de pleurer le malheur qui lui était arrivé , que de penser à se venger de l'outrage qu'elle avait reçu , elle obéit & s'assit auprès du Capitaine : elle eut même assez de force pour dissimuler son ressentiment , & paraître d'un air gai ; & après avoir essuyé mille mauvais discours par lesquels ces insolens semblaient encore vouloir insulter à sa douleur , elle prit le moment que le Capitaine était tourné vers un de ses gens qui lui parlait à l'oreille , pour lui percer le cœur d'un coup de couteau.

Après cette action , elle renversa la table , & tandis que les Soldats étaient occupés autour de leur Capitaine , elle sortit par une porte de derrière , courut à son pere , lui raconta ce qui venait de se passer , & l'exhorta à prendre au plutôt la fuite avec ses deux autres filles.

Pour elle , la vie lui était trop à charge après la perte de son honneur , pour daigner se servir de la facilité qu'elle avait de se mettre à couvert de l'orage dont elle était menacée. Elle attendit avec intrépidité ses Ravisseurs qui coururent aussi-tôt après elle , & la lièrent à un arbre dans le dessein de la faire mourir à coups d'arquebuses.

6 ANECDOTE HISTORIQUE.

Dans cet état , cette Héroïne , après avoir re-
commandé son ame à Dieu , s'adressant à ses bour-
reaux :

» Tirez, barbares, leur cria-t-elle ! après les mar-
» ques que je porte de votre brutalité qui m'ont
» rendue indigne de vivre , je recevrai de vos mains
» comme un présent la mort que vos coups vont
» porter dans mon cœur ; le Ciel qui vient de ven-
» ger mon honneur par la perte de votre Chef , ne
» laissera pas non plus cette dernière horreur im-
» punie ».

L'événement justifia sa prédiction ; le pere, digne
d'une telle fille , ne fut pas plutôt informé de ce
qui venait d'arriver , que ce dernier coup mit le
comble à son désespoir : il fit prendre les armes à
tous les Paysans des environs , & ils massacrèrent ,
non seulement ces brutaux , mais encore quatre
Compagnies qu'ils surprirent , & dont il ne resta
pas un seul homme.

Voilà ce que l'Histoire m'a fourni : les convenan-
ces théâtrales ne m'ont pas permis de la suivre dans
tous ses points ; mais je me suis fait une loi de con-
server dans son entier, autant qu'il m'a été possible ,
la vertueuse action de Marie Millet. J'ai avancé
l'époque de cet événement jusqu'au tems où les
Espagnols , sous les ordres du Duc d'Albe , déchir-
aient le sein de la France , sous le prétexte de la
protéger , en fermant à Henri IV les barrières de
son Trône.

Puisse le cadre dans lequel je présente mon Hé-
roïne infortunée , ne rien diminuer du tendre in-
térêt qu'elle doit inspirer à tous les cœurs honnêtes
& sensibles !



MARIE MILLET,
OU
L'HÉROÏNE VILLAGEOISE.

PANTOMIME.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente l'intérieur d'une chambre
rustique ; sur la cheminée est un grand Tableau
représentant HENRI IV. en pied.*

CATHERINE est occupée à parer Marie de ses plus beaux atours ; elle lui vante le bonheur dont elle va jouir en épousant le jeune Pierre son Amant que son pere lui donne ce jour même pour Epoux.

THERESE & Babet arrivent en sautant. Elles présentent des fleurs à Marie, qui les embrasse avec sentiment, mais avec tristesse. Ses sœurs étonnées, lui en demandent la raison.

MARIE leur avoue qu'elle éprouve des sentimens funestes auxquels elle n'est pas maîtresse de résister.

SES sœurs & Catherine s'efforcent de la rassurer par la peinture du bonheur qui l'attend.

8 M A R I E M I L L E T ,

MILLET entre. Sa fille se précipite dans ses bras ; son pere la serre tendrement contre son sein & lui annonce l'arrivée de Pierre.

THERESE & Babet volent au devant de lui , & l'amènent en sautant à Marie.

PIERRE au comble du bonheur , lui témoigne tout l'amour qu'il ressent pour elle , & combien il est heureux de devenir son époux.

MARIE lui jure tendrement qu'elle partage & son ivresse & son bonheur.

MILLET prend la main de Marie , & la présente à Pierre qui la reçoit avec transport : les deux jeunes Amans tombent aux pieds de Millet qui les bénit tous deux avec le plus grand attendrissement.

MILLET relève sa fille & Pierre , les embrasse & jouit de leur bonheur ; il les conduit au Château où ils doivent recevoir le titre d'époux.

Le Théâtre change & représente sur le devant un simple Verger : dans le fond est le Château de Bécourt bâti à l'antique avec Tours , Tourelles , Murailles à créneaux , Pont-levi , Palissades.

Les jeunes Païsanes & les Païsans célèbrent par des danses qui respirent la gaieté franche de l'innocence & du bonheur , l'union des deux jeunes Amans qu'ils arrêtent au pied du Château.

Ces danses sont interrompues par l'arrivée de Catherine épouvantée qui vient leur annoncer que l'on voit de toutes parts des Soldats Espagnols se répandre dans la Campagne & s'avancer vers le Village de Bécourt.

UNE grosse cloche placée dans la plus haute des Tours du Château de Bécourt, sonne l'alarme.

LE Pont-levi s'abaisse: le Sir de Bécourt, suivi de plusieurs Guerriers, sort du Château.

LES Païsans embrassent ses genoux, & le conjurent de les sauver.

LE Sir de Bécourt les rassure.

UNE troupe de jeunes enfans vient réclamer sa protection. Le Sir de Bécourt les accueille avec bonté, leur promet de les défendre; mais il déclare en même tems qu'il ne peut offrir un asyle qu'aux femmes & aux enfans. Ils entrent dans le Château.

MILLET, après avoir tendrement embrassé ses trois filles, les confie à Catherine.

MARIE déclare à son Pere qu'elle ne peut se résoudre à l'abandonner. Millet veut en vain lui persuader de se retirer dans le Château; cette généreuse fille le conjure de ne la pas repousser de son sein, & lui déclare que la mort seule pourra la séparer de lui.

MILLET se laisse vaincre; il embrasse une seconde fois Thérèse & Babet que Catherine emmène presque de force: de loin elles étendent encore leurs bras innocens vers leur Pere, & lui témoignent toute la douleur qu'elles ressentent de l'abandonner.

ELLES entrent dans le Château dont on hisse sur le champ le Pont-levi.

MILLET soutenu par sa fille & par Pierre, reprend le chemin du Village de Bécourt, suivi des Paysans que Pierre encourage à prendre les armes.

LE Sir de Bécourt sur les murailles du Château distribue à ses Officiers & à ses Soldats les différens Postes que l'ennemi peut attaquer. Il communique à tous sa fermeté, son courage & sa valeur.

Les Troupes Espagnoles défilent & se rangent sous les murs du Château de Bécourt.

DOM Alvar somme le Sir de Bécourt de faire abaisser le Pont-levi, & de lui livrer le Château.

Le Sir de Bécourt ne lui répond qu'en faisant arborer sur la principale Tour du Château le Drapeau blanc sur lequel brillent les Armes de France & de Navarre réunies.

FUREUR de Dom Alvar qui ordonne à ses Soldats d'attaquer le Château. Les Troupes Espagnoles s'ébranlent; mais ses Officiers lui font remarquer la force du Château & l'impossibilité qu'il y a de s'en rendre maître sur le champ.

DOM Alvar, en frémissant, est obligé de se rendre à leurs raisons; mais il jure de venger l'affront qu'il recoit, en ravageant tous les environs.

Il fait battre la retraite; les Troupes continuent leurs marches & s'éloignent.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Ferme de Millet; plusieurs Tentes sont dressées dans le fond.

TABLEAU des excès auxquels se porte une Soldatesque effrénée logée à discrétion chez le malheureux Payfan.

MILLET & Marie sont occupés à servir les Soldats Espagnols. Marie prévient leurs désirs avec la plus grande attention, pour épargner à son Pere leurs mauvais traitemens & les suites de leur brutalité.

LE Tambour bat aux champs pour annoncer l'ar-

rivée de Dom Alvar ; les Soldats se levent & se mettent sous les armes.

Dom Alvar paraît suivi de ses principaux Officiers ; il leur donne l'ordre d'aller brûler différens Villages des environs.

Les Troupes défilent devant lui, à la réserve de son premier Lieutenant & de quatre Soldats qui restent pour le garder. Dom Alvar leur commande de s'éloigner.

Dom Alvar fait signe à Marie & à Miller de s'approcher ; ce qu'ils font en tremblant. Il trouve Marie gentille, & veut prendre avec elle des libertés : elle le repousse avec respect & douceur, en lui déclarant qu'elle est trop vertueuse pour souffrir rien de contraire à son honneur.

Dom Alvar espere qu'éloignée de son pere, elle fera moins sauvage. Il prie Miller de se retirer ; Miller hésite. Alors Dom Alvar prend son épée & la lui remettant entre les mains : » prends-la, lui » dit-il, je reste sans armes ; mes soldats sont éloignés, retire-toi, laisse-moi seul un instant avec » Marie : au moindre bruit, entre, & plonge-la- » moi toute entiere dans le sein. Prends, fors, & » laisse-nous ».

(Miller se retire).

Dom Alvar se trouvant seul avec Marie, emploie tour à tour pour la séduire, & les promesses, & les présens, & les menaces, & les prières ; Marie brave avec fierté les menaces, & refuse avec douceur les présens.

Dom Alvar furieux, se promene sur le Théâtre en lançant sur elle des regards terribles. Marie veut se retirer, il l'arrête, & après un instant du silence le plus farouche, il fait un mouvement qui semble annoncer la violence. Marie le repousse

avec fermeté, & lui fait remarquer qu'il est sans armes, & que sa vie est dans les mains de son Pere, si elle jette un seul cri.

DON ALVAR reconnoît le danger auquel il s'est exposé ; il prend un air plus calme, & va jusqu'à l'endroit où Miller s'est retiré, le prend, avec une douceur apparente, par la main, & le ramène sur le Théâtre.

APRÈS avoir reçu son épée de Miller, il lui témoigne que la vertu de Marie la lui rend plus chère encore, & lui propose de l'épouser.

MILLET lui remonte avec respect l'immense distance qui est entre lui & sa fille, & la refuse. DON ALVAR, furieux, tire son épée & veut l'en frapper. Marie se jette au-devant du coup & l'arrête.

NE crois pas, dit DON ALVAR à Miller, ne crois pas que j'eusse jamais été assez lâche pour épouser cette malheureuse : mais tu as osé mépriser ma demande ! tu vas mourir . . . Il appelle ses Soldats.

IL ordonne à ses Soldats de massacrer Miller sous les yeux de sa fille : ils le saisissent & déjà leurs fers sont levés sur sa tête. Marie éperdue, se précipite aux pieds de DON ALVAR & le conjure d'épargner son pere . . . Il n'est qu'un moyen de le sauver, lui dit DON ALVAR ; répondez à mon amour.

MARIE reste interdite La mort n'est rien, lui crie son pere ; l'honneur est tout . . . Frappez, s'écrie DON ALVAR furieux.

ALORS Marie désespérée & hors d'elle-même, dit à DON ALVAR : » Arrête, Barbare, je ne puis » supporter l'image affreux de la mort de mon

„pere. Ordonne qu'il soit libre , assure sa
„retraite , je reste ton Esclave. „

DON Alvar fait reculer ses Soldats & se retire.

Adieux de Marie & de Millet. Les Soldats
s'avancent pour les séparer ; alors Millet en frémissant & en détournant la vue , remet à sa fille
un couteau.

MARIE le prend : je vous entends , lui dit-elle
avec tranquillité ; vous connaissez votre fille ,
fuyez

LES Soldats les séparent & les entraînent des
deux côtés opposés du Théâtre.

ACTE TROISIEME

*Le Théâtre représente la Chambre Rustique du
premier Acte. Il fait nuit , & le Théâtre est
faiblement éclairé.*

MARIE renfermée & gardée à vue , s'abandonne à toute sa douleur : elle examine avec
attention s'il ne lui serait pas possible de se soustraire au pouvoir de Don Alvar ; elle reconnaît
que le crime a tout prévu , & qu'il lui est impossible de s'échapper.

DEUX Pages paraissent & lui présentent , de
la part de Don Alvar , une corbeille remplie des
plus riches atours & un écrin garni de bijoux &
de diamans.

MARIE les repousse avec mépris : les Pages
sortent & lui annoncent que Don Alvar va venir
les lui présenter lui-même.

CRAINTE de Marie ; le désespoir s'empare de son
âme.

La porte s'ouvre , Don Alvar paraît , suivi de plusieurs Soldats. Effroi de Marie , elle frémit , & tombe mourante sur sa chaise. Don Alvar fait retirer ses Soldats.

Il se précipite aux pieds de Marie : elle le repousse avec indignation. Don Alvar cherche à la rassurer par les protestations de l'amour le plus tendre & le plus respectueux.

MARIE, toujours la même , ne se laisse point séduire à sa fautive douceur. Outré de ses mépris, Don Alvar se relève furieux & la menace , puisqu'elle méprise, son amour d'avoir recours à la force.

Ses menaces n'épouvantent point Marie : » Barbare, » lui dit-elle en s'éloignant, tu es maître de m'arracher la vie , mais non pas l'honneur : voilà » ajoute-t-elle en lui montrant le couteau qu'elle » a reçu de son pere, voilà qui me garantira de » ta rage.

DON ALVAR s'élance sur elle pour lui arracher son couteau. Marie désespérée le lui plonge dans le flanc. Frappé mortellement, il chancelle & tombe à la renverse sur sa chaise , en s'écriant, à moi !

PLUSIEURS Soldats de Don Alvar , arrivent & se précipitent pour le secourir. Marie s'éloigne tenant à sa main le couteau dont elle vient de le frapper, prête à se poignarder elle-même. Don Alvar furieux , ordonne à ses Soldats de la massacrer ; ils s'avancent pour exécuter son ordre barbare.

DANS ce moment Pierre & Miller à la tête d'une troupe de Paysans armés , s'élancent entr'eux & Marie : elle se précipite dans les bras de son pere , & présente à son amant le couteau dont elle a

frappé Don Alvar, qu'elle lui montre mourant. Pierre se saisit du couteau & s'élance sur Don Alvar qui, furieux, s'est relevé & s'avance pour le frapper.

EN VAIN la rage soutient pour un instant les forces de Don Alvar; Pierre lui arrache son épée & lui plonge plusieurs fois dans le sein le couteau de Marie; il expire. Ses Soldats épouvantés prennent la fuite; Pierre à la tête des Payfans les poursuit.

MARIE est tombée évanouie dans les bras de son père dont les tendres soins la rappellent à la vie: avec ses esprits elle reprend ses inquiétudes sur les jours de son Amant, & elle engage son père à voler sur ses pas: ils sortent.

Le Théâtre change & représente le Château de Bécourt.

LES Espagnols poursuivis par les Payfans, se rallient, reforment leurs rangs sous les murs du Château de Bécourt, & s'apprêtent à fondre à leur tour sur les Payfans.

MAIS dans ce moment le Sir de Bécourt, suivi de tous ses Guerriers, sort du Château & vient attaquer les Espagnols, qui pressés par les Payfans & le Sir de Bécourt, mettent bas les armes & se rendent à discrétion.

MARIE arrive éperdue & tremblante, suivie de son père; elle se jette dans les bras de son amant, que le Sir de Bécourt lui présente. Il les unit.

THÉREZE & Babet sortent du Château de Bécourt suivies de Catherine & d'une troupe de jeunes Payfannes & d'Enfants: elles se précipitent dans

16 MARIE MILLET, PANTOMIME.

les bras de leur pere, qui les presse contre son sein, & embrassent tendrement Marie & Pierre.

Les jeunes filles présentent à Marie une couronne de lys que le Sir de Bécourt lui pose lui-même sur la tête : les jeunes Enfants offrent à Pierre une branche de Laurier.

On célèbre par des Danses agréables, la vertu de Marie, son courage, la valeur de son Amant, leur union, & la défaite & la mort du cruel Don Alvar.

Fin du troisième & dernier Acte.

Lû & approuvé pour la représentation de la Pantomime & l'impression du Programme. A Paris, ce 10 Août 1780. SUARD.

Vu l'approbation, permis de représenter & d'imprimer le Programme. A Paris, ce 10 Août 1780. LE NOIR.

